



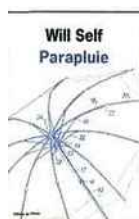
EN LIBRAIRIE

Rubrique dirigée par Baptiste Touverey

Une sélection des dernières traductions

LE QUATUOR DE WILL SELF

Remarquable mais difficile, le dernier opus de l'écrivain britannique se mérite.



LE LIVRE > *Parapluie*, de Will Self, traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner, L'Olivier, 500 p., 24 €.

En 1971, un psychiatre sort de sa léthargie, en lui administrant une drogue proche du LSD, une patiente plongée depuis cinquante ans dans un état catatonique. Elle se met à raconter sa vie, pendant la Première Guerre mondiale, quand elle travaillait dans une usine de munitions. En 2010, ce même psychiatre se souvient de cette histoire et tente de la reconstituer. Le dernier roman de Will Self prend la forme d'un « flux de conscience ininterrompu, alternant entre trois époques et quatre points de vue, presque sans paragraphes, sans même parler de chapitres », explique Sam Leith de *The Observer*. En conséquence, « il n'est pas évident de préciser ce qui se passe dans *Parapluie*, parce que l'ouvrage ne fonctionne pas sur le mode de l'intrigue. Il est agencé comme une prolifération fractale de rimes et de symétries ; une explosion glacée ». Sa facture singulière fait de ce livre, selon Leith, à la fois l'un des meilleurs et des plus ardu de Will Self. Dans le *Washington Post*, Steven Moore renchérit : « Attention, *Parapluie* est ce qu'on appelle un roman difficile. Mais si vous aimez les défis, en littérature comme dans la vie, lisez-le parce que c'est une performance virtuose. » □

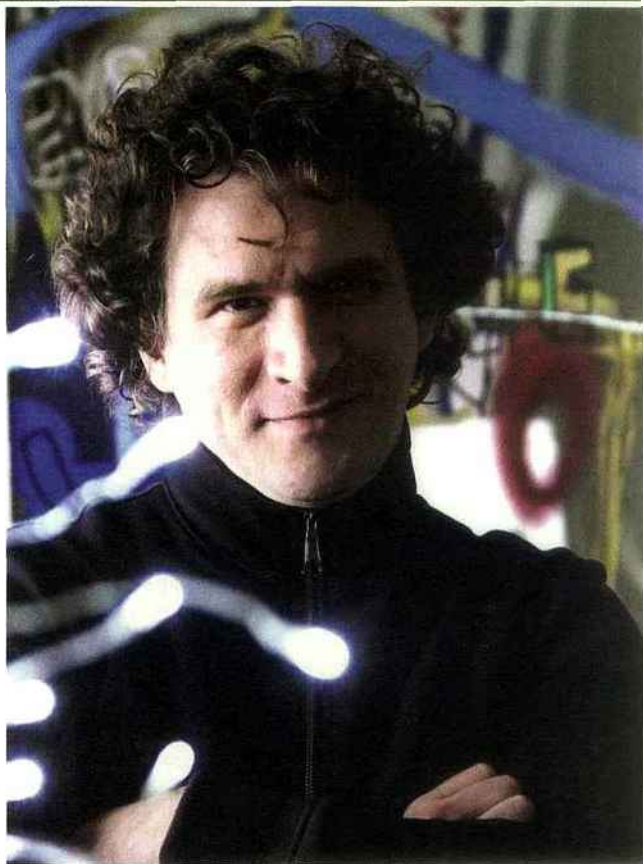
DEVENIR CELUI QU'ON HAÏT

Un universitaire alcoolique et fauché hérite de trois cartons à la mort de son père. Commence alors une aventure étrange qui illustre les aspects monstrueux de la relation père-fils.



LE LIVRE > *Scipion*, de Pablo Casacuberta, traduit de l'espagnol par François Gaudry, Métailié, 262 p., 18 €.

Dans son *Histoire romaine*, Tite-Live raconte la façon dont Scipion, le grand général de la fin de la deuxième guerre punique, écrasa définitivement Hannibal, l'ennemi mortel de Rome, à la bataille de Zama. Il fit de sa patrie la première puissance de Méditerranée et acquit le surnom d'« Africain ». De son côté, le Carthaginois partit peu après en exil et, poursuivi par la vindicte romaine, finit par se suicider pour y échapper. Dans le roman de l'Uruguayen Pablo Casacuberta *Scipion*, le personnage principal et narrateur compulsif porte le nom du Carthaginois humilié. « Et ce n'est pas un hasard », précisait Damian Huergo dans le quotidien *Página 12* lors de la sortie de l'ouvrage en Argentine. Aníbal porte ce fardeau, qui semble lui avoir assigné sa place et son destin, par la volonté expresse de son père, brillant historien de la Rome antique. C'est



Après la mort de son géniteur, Pablo Casacuberta a « ressenti le besoin de mettre dans un livre le pire de [s]on père et le pire de [lui]-même ».

ainsi en tout cas, poursuit Huergo, que le jeune homme « interprète et justifie l'échec de sa carrière universitaire [après avoir soutenu les théories de l'histoire les plus éloignées de celles de son père] et la vie de fauché qui est devenue la sienne, rythmée par les rasades d'alcool bon marché dans lesquelles il noie ses souvenirs d'enfance ». À la mort de son père, Aníbal découvre que celui-ci a tout légué à sa sœur en ne lui laissant que trois cartons au contenu d'importance en apparence mineure. Pourtant, note *Página 12*, « au milieu des journaux intimes et des objets de son enfance, se trouve le point de départ d'un plan machiavélique qui va pousser Aníbal vers des personnages excentriques et d'anciennes amours tumultueuses, jusqu'à une fortune inattendue ». S'il fait allusion à l'un des épisodes les plus célèbres de l'histoire de la Rome antique, le roman de Pablo Casacuberta narre surtout la relation entre un père et son fils. L'ouvrage explore l'« aspect mons-

trueux de la paternité », explique l'auteur dans un entretien avec la journaliste Marcela Mazzei du quotidien *Clarín*. « Mais pas seulement de la paternité », précise aussitôt Casacuberta : « Les enfants aussi sont monstrueux parfois, même si le fils pense toujours que c'est son père le monstre. Après la mort du mien, j'ai ressenti le besoin de mettre dans un livre le pire de mon père et le pire de moi-même ; tout en me donnant l'opportunité de rire de tout cela. » Car Aníbal, « malgré sa résistance forcenée, finira par devenir un double de celui qu'il déteste », conclut Damian Huergo dans *Página 12*. « Un archétype de l'aristocrate intellectuel latino-américain : un séducteur, un homme grandiloquent, un personnage public, intelligent, incarnation d'une idée de la virilité qui frise le machisme. » Une façon, sans doute, pour Pablo Casacuberta, de suggérer que « ce que nous haïssons le plus est peut-être la vision de ce que nous pourrions bien devenir ». □